

## Passage de témoin

Riccarda Montenero parle dans son travail de l'Irréparable et de l'inconcevable.

Ses images -fixes en Noir & Blanc ou en mouvement grâce à la vidéo- correspondent à une mise en accusation des horreurs guerrières, sans même avoir la nécessité de les nommer, tant les conflits se ressemblent à travers les âges dans leurs atrocités et leur absurdité.

Réfléchissant sur la condition humaine où l'homme reste un loup pour l'homme, l'artiste suscite, par sa position artistique, la prise de conscience collective de la responsabilité face à l'Histoire. Elle invite à réactiver la mémoire et souligne l'intrusion dans la vie ordinaire d'une violence qui se fait plus insidieuse.

Sans les dénoncer l'une après l'autre, elle pointe du doigt les folies meurtrières hors du commun, de l'histoire passée ou présente, comme les dérapages ordinaires et les oppressions faites au quotidien aux populations, aux exilés, sur les femmes ou les minorités...

Cependant, ici il n'est question d'aucune monstration excessive, ni d'exhibition de corps souffrants ou de chairs meurtries. Par ses images, Riccarda Montenero s'exprime dans la retenue, elle nous met plutôt en alerte face à la perte, l'absence, le vide, la froideur et la mise à distance de l'agressivité et de l'intolérable. Le bourreau n'est pas visible, l'opresseur est perceptible mais non précisé, le geôlier rôde, mais ne se montre pas.... Riccarda Montenero rend tangible cette impossibilité de regarder la violence, le silence qui s'impose face à l'horreur, l'indicible, l'inexprimable. Là où le monument devient désuet, où les mots perdent de leur poids, seule l'image conserve sa force et prend leur place. Très éloigné d'un travail de photo-journaliste ou de correspondant de guerre, non documentaire, à mille lieux des clichés choc et sensationnels des magazines, le travail de l'artiste passe par des images parlantes, porteuses de sens, évocatrices d'une trame de l'Histoire et de la mémoire collective. Car la ressemblance ou vraisemblance implique la neutralité et le retrait. Très construites, structurées autour d'effets produits par la lumière, grâce à un graphisme soigné où la ligne incisive renforce l'impression théâtrale qui s'en dégage, ces images fixes ou en mouvement, s'expriment par elles même. Riccarda Montenero a choisi de parler le langage de son époque par des réalisations avec l'outil numérique qu'elle maîtrise parfaitement pour créer des visions qui ont un impact visuel non négligeable et dont l'atmosphère touche très fortement. Parfois c'est avec le goudron, le bitume ou le fer qu'elle s'adresse au spectateur, lui proposant une vision forte et lourde de sens. Son mode d'expression relève tout à la fois de la photo, du cinéma, de la sculpture, de la performance ou du théâtre.

Ce n'est pas anodin bien sûr si Riccarda Montenero reprend dans le titre d'une de ses vidéos le nom de cette pêche du thon en Méditerranée: la mattanza, où pour intercepter leurs proies, les hommes installent en mer un labyrinthe de filets, les encerclent de leurs bateaux et procèdent à leur mise à mort. Action ancestrale, au caractère unique et spectaculaire, souvent comparée à une tauromachie, la mattanza n'a rien d'un acte gratuit. Sans public ni héros, elle symbolise une entreprise collective, solidaire, à l'image de la communauté. Les hommes demeurent avant tout des prédateurs qui mettent en commun, leurs forces et leurs moyens dans le but de constituer cet immense piège formant des enclos, autrement appelés chambres de mort. Ce qui s'applique à la pêche évoque fortement des exemples nombreux et pas si éloignés dans l'histoire de l'humanité, si tant est que l'on puisse conserver ce nom d'humain à ces êtres qui se livrent à cette sauvagerie sur leurs congénères et dont aucune espèce animale ne nous en donne un exemple !

Êtres attachés, pieds et poings liés, yeux bandés bouches bâillonnées. Les photographies de Riccarda Montenero ne disent rien d'autre que cette barbarie régulièrement perpétrée d'époques en époques Réclusion, prison, geôle, enfermement, asphyxie, agression, enchaînement... tous ces mots résonnent fortement dans notre tête à leur vue. Et les mots, d'ailleurs, sont présents dans l'œuvre de l'artiste, elle reprend des slogans, photographiés

dans les rues de Paris, graffiti écrits sur le sol, à même l'asphalte : « Libre circulation » ou « Arrêtons la police » sonnent comme des slogans repris de Mai 68 où la rue anonyme s'exprimait et criait sa révolte.

Dans un même ordre d'idée, l'existence précaire des clandestins ou des sans papiers préoccupe également l'artiste. Comme lorsqu'elle traite de conflits extrêmes, Riccarda Montenero s'attache à représenter les sentiments qui entourent ces notions d'illégalité des étrangers en situation irrégulière par des images qui évoquent ces zones de non droits et s'attache à des objets symboliques. Des valises comme des métaphores de la vie et de la culture emportées avec soi, les pièces d'échec évoquent les pions que représentent ces existences humaines sur l'échiquier politique, les horloges viennent rythmer le temps qui s'écoule et voit la situation s'enliser. Tels des voyageurs sans racine, ces être souffrants, sont ballottés et traités comme du bétail, leur vie ne compte pour rien.

Par son positionnement, Riccarda Montenero, rappelle la place de l'artiste dans notre société, qui est celle, loin du divertissement, du capteur, celui qui, tel un sismologue sonde notre monde et nous en révèle sa vision. Il nous tend un miroir pour que notre image s'y reflète, et que notre Mémoire y soit présente. Il nous rappelle sans fin « remets-moi, remets-toi ». L'art en ses confins...

Texte d'Isabelle de Maison Rouge  
Historienne de l'art Critique d'art  
Professeur à NYU in France  
Rédactrice en chef d'Art Actuel